

Chapitre 1

- Et si nous mettions le feu aux poubelles ? proposa Georges Matoué.
- Ne fais pas l'idiot, Adam, protesta Pauline Dubois

Le jeune homme à qui elle s'adressait détestait le prénom que ses parents lui avaient donné à sa naissance, car il lui semblait vieillot et démodé. Sa mère l'avait choisi en hommage à un grand-oncle colonel de l'armée française et ce dernier détail le braquait encore plus contre son patronyme, parce qu'il refusait d'avoir le moindre lien avec le colonisateur méprisé. Il était guinéen et nullement français même si sa carte d'identité qu'il était bien obligé de posséder et de montrer trop souvent à son goût, indiquait le contraire. Depuis quelques mois, il avait choisi de se nommer Adam et ses amis se pliaient désormais à cette exigence. Il sortit son briquet pour incendier la poubelle.

- Arrête, hurla Pauline. C'est trop dangereux.

Mais les autres lycéens l'encouragèrent à grands cris à passer à l'acte. Ils n'étaient que neuf au total et ils manifestaient en soutien à Théo L. Les policiers accusés d'avoir maltraité ce dernier venaient pourtant d'être mis en examen, mais les jeunes présents en ce triste matin de février 2017 s'étaient mobilisés pour dénoncer l'incident. Enfin, c'était le cas pour Georges-Adam et Pauline qui avaient créé la veille un comité valenciennois de soutien à Théo, autour d'une table de l'Envers. Cependant, la jeune fille ne nourrissait aucune illusion sur les motivations de ceux qui les aidaient à maintenir un barrage aux portes du lycée du Hainaut ; ils n'étaient là que pour accentuer le désordre et avoir une raison de ne pas aller en cours et elle était écœurée par leur indifférence politique. Aucun de ses camarades de Wallon ne les avait rejoints, malgré les tracts qu'elle avait distribués le matin même. Pour expliquer son échec, elle incriminait la pluie qui dégringolait sans discontinuer du ciel depuis le matin. Si le soleil avait brillé, ils seraient nombreux à protester et à hurler devant les grilles fermées, mais là, lorsque les lycéens s'apercevaient qu'ils ne pouvaient entrer dans l'établissement, ils s'égaillaient sous les trombes d'eau. Rentraient-ils chez eux ? Allaient-ils dans des cafés ? Elle espérait qu'au moins ils profiteraient de l'occasion pour sécher les cours, ce qui permettrait de compter leur absence comme un appui au mouvement qu'ils s'époumonaient à animer. Elle était pessimiste, car pour contrer le barrage, le proviseur avait autorisé ses étudiants à emprunter l'entrée des professeurs, située sur le boulevard Villars, rendant obsolète le mur de poubelles que les contestataires avaient dressé. Pauline avait demandé des volontaires pour bloquer à son tour cette autre porte, mais aucun des manifestants n'avait accepté de se dévouer et ils étaient restés groupés à vociférer des âneries et à éclater de rire sans raison. De toute façon, comme lui avait fait remarquer Georges-Adam, il existait une troisième entrée, celle des fournisseurs près du gymnase. Ils n'arriveraient jamais à rendre hermétique le blocus de l'établissement. C'était peine perdue, car ils n'étaient que neuf à protester.

Une voiture bleue et blanche de la police stationnait en face, devant l'auto-école de l'avenue Villars. Elle obligeait les automobilistes à faire un détour pour la contourner alors que le boulevard était étroit. Pauline trouvait les gardiens de la paix sans gêne. Elle les détestait et depuis ce matin elle avait, à de nombreuses reprises, hurlé à pleins poumons : « *Tous les flics sont des bâtards* », mais ce slogan n'avait pas ému ceux que la jeune fille visait ; ils étaient restés placides à l'intérieur de leur véhicule. Eux aussi n'avaient aucune envie de braver le déluge.

- Alors, on met le feu ? insista Adam.
- Non, gronda Pauline. Ne fais pas cette bêtise, je t'en supplie.

Pourtant, il ouvrit la poubelle de papiers, saisit un emballage de kraft brun, l'enflamma et le jeta au milieu des autres documents. Ils s'embrasèrent et une lueur rougeâtre s'éleva vers le ciel.

- Tu es vraiment un abruti, Adam ! protesta la jeune fille.

Les deux policiers s'extirpèrent précipitamment de leur véhicule ; l'homme ouvrit le coffre pour s'emparer d'un extincteur tandis que sa collègue arrêta les voitures venant de la place de la pyramide. Un concert de klaxons, furieux et assourdissant, agressa les oreilles de Pauline

– Quels crétins ! grommela-t-elle.

Elle ne leur passait rien et toutes leurs initiatives lui paraissaient stupides. Mais son attention fut brusquement attirée par une moto qui dévala l'avenue Villars, contourna la policière et s'approcha d'eux à toute allure. Elle s'arrêta dans un fracas de freins juste à la hauteur de son camarade. La suite se passa en un éclair. Le motard brandit une matraque et en assena un violent coup sur la tête du jeune Guinéen qui s'effondra, puis il remit les gaz et s'enfuit en tournant à droite. L'attaque n'avait pas duré une minute.

Pauline demeura quelques instants, paralysée, avant de se précipiter vers son ami. Elle s'agenouilla et lui releva la nuque.

– Adam, réponds-moi, hurla-t-elle.

Il avait perdu connaissance et elle s'aperçut avec horreur que sa main était pleine de sang. Elle sentit qu'on la tirait en arrière.

– Dégagez, mademoiselle, ordonna la policière.

La jeune fille jeta à l'intruse un regard mauvais et celle-ci s'énerva :

– Bon Dieu, laissez-moi lui prodiguer les premiers soins ! Dégagez !

Pauline obéit de mauvais gré. Qu'un membre des forces de répression s'occupe d'Adam lui semblait une forme de blasphème.

La femme mit le blessé en position latérale de sécurité et lui prit le pouls. Ce furent les derniers souvenirs clairs que Pauline garda de la scène, car elle plongea dans un brouillard flou tant elle était choquée. Plus tard, elle ne souvint que de quelques images fortes : l'arrivée de l'ambulance, la discussion pour monter dans le véhicule médical afin d'accompagner son camarade, l'embarquement sur la civière.

Adam reprit connaissance avant d'arriver à l'hôpital. Il essaya de se relever, mais Pauline l'en empêcha.

– Reste calme, ordonna-t-elle.

– Qu'est-ce qui m'est arrivé ? Où suis-je

Elle lui expliqua en quelques mots.

– C'est un flic qui m'a frappé, grommela Adam. Ils ont formé des milices spéciales pour ce genre de coup fourré. Aïcha l'a expliqué à mon frère !

Elle lui sourit ; la véhémence avec laquelle il avait émis cette hypothèse lui prouvait que malgré le sang qui affleurait, sa blessure était sans doute plus spectaculaire que grave.

Aux urgences, un interne examina soigneusement la tête du jeune homme.

– Il faudra te recoudre, mais les os du crâne ne semblent pas atteints.

– J'ai mal à la tête, se plaignit subitement Adam.

– Décris ta céphalée.

– Mon cerveau est pris dans un étau. Faites quelque chose.

– Comme un étau ? C'est sans doute nerveux. C'est le contre-coup du choc, mais tu vas passer un IRM de la tête par prudence.

– Donnez-moi un médicament. C'est trop douloureux !

– Calme-toi. Je ne te prescrirai rien tant que tu n'as pas passé l'IRM. Je risquerai sinon de donner un produit qui ferait plus de bien que de mal !

– Je vous en supplie.

– Désolé, mais je vais activer les choses. Surtout ne bouge pas ! Essaie de rester immobile.

Il s'éloigna malgré les suppliques du jeune homme.

– Pauline, je t'en prie. Téléphone à mon frère. Demande-lui de venir.

Il vit qu'elle hésitait, car elle ne se précipita pas sur son portable.

– Écoute ! Ce n'est pas le moment de ressasser ce qui s'est passé avant-hier. Il était énervé. Il ne pensait pas vraiment ce qu'il a dit. Prend mon portable. Il décrochera quand il verra mon numéro.

Elle obéit à contrecœur. Les insultes que Martin Matoué avait proférées à son encontre, la dernière fois qu'ils s'étaient croisés chez Adam, la mettaient à vif.

Sa gorge se serra lorsqu'elle entendit la voix grave de Martin lancer « *Jou* », en omettant volontairement le *r* pour se moquer de l'accent que les colonialistes prêtaient autrefois aux Africains qu'ils avaient jadis assujettis.

– Pauline. Je suis avec Adam aux urgences de l'hôpital Jean-Bernard. Un bâtard de flic l'a assommé. Viens nous rejoindre.

Elle coupa la conversation alors que Martin commençait à jurer. Elle avait délivré sa commission. Elle n'arrivait pas à comprendre comment deux êtres aussi dissemblables pouvaient être frères : Adam, cultivé, attentif aux autres, qui n'excluait personne et Martin, un volcan grossier qui injurait les blancs et se démenait sans compter dans son trafic, mais pour lui, vendre du hachich à des « *Babtons* » était une prise légitime de butin face à une société qu'il abhorrait.

– Alors, qu'a-t-il dit ? demanda Adam

– Il arrive, s'avança la jeune femme.

En fait, elle ne lui avait pas laissé le temps de répondre. Elle prit la main de son camarade et la pressa.

– Tu as toujours mal à la tête.

– Oui ! J'ai l'impression qu'on me broie le cerveau.

Elle eut soudain envie de pleurer.

– Accroche-toi, l'implora-t-elle.

Le commissaire Richier déposa un rapide baiser sur les lèvres de sa femme, Hélène et s'installa en face d'elle. Lorsqu'il le pouvait, il la rejoignait ainsi à la cantine du Palais de Justice de Valenciennes pour déjeuner avec elle. Elle était juge d'instruction et ils travaillaient souvent en tandem. Elle lui dédia un sourire crispé ; son regard était noir, perdu et elle semblait recroquevillée sur sa chaise, preuve qu'elle était une nouvelle fois plongée dans sa perpétuelle crise qui durait depuis son adolescence.

– Gérard, j'ai pris ce matin l'inducteur d'ovulation.

Ils essayaient d'avoir un enfant depuis deux ans, sans succès. La gynécologue qui suivait la jeune femme se montrait rassurante. Ils n'avaient ni l'un ni l'autre de problèmes de fertilité et elle pensait que le blocage était psychologique. Hélène était ambivalente : elle voulait à tout prix devenir maman tout en le redoutant. Et elle traînait une dépression qu'elle n'arrivait pas à surmonter malgré les médicaments qu'elle avalait. Le médecin avait prescrit du clomid, plus pour provoquer un choc libérateur chez sa patiente que par nécessité, mais Hélène avait tardé à suivre le traitement, car elle s'imaginait qu'elle serait enceinte de quintuplés en dépit des assurances que lui prodiguait sa gynécologue. Gérard lui caressa le dos de sa main :

– Tu as pris la bonne décision, chérie. Cela va aller ; ne t'inquiète pas, affirma-t-il d'un ton professoral.

Combien de fois avait-il répété ces mots ? Depuis son mariage, il jouait avec Hélène un étrange ballet : elle s'angoissait et il s'efforçait en vain de dissiper ses craintes. Il savait bien que leur relation était anormale, malsaine, enkystée dans des rituels compliqués et que d'une certaine façon elle les détruisait tous les deux, mais c'était plus fort que lui. Il était fasciné par sa femme ; il avait besoin

d'elle et de lui offrir sa protection. Le lien bizarre qui les unissait était devenu vital pour lui autant que pour elle et il ne se voyait pas exister sans lui. Il déballa son sandwich qu'il venait d'acheter au distributeur. Il n'avait pas pris la peine de faire la queue derrière les autres usagers.

– Tu es pressé ? constata Hélène.

– Oui. Je dois me rendre à Jean Bernard. Il y a eu des incidents devant le lycée du Hainaut. Au départ, il s'agissait d'un barrage de poubelles dressé par une poignée de lycéens qui protestaient en marge de l'affaire Théo et qui voulaient bloquer leur établissement. Je me suis contenté d'envoyer une voiture sur place pour les surveiller sans intervenir. Mais les événements se sont précipités ; ils ont allumé un feu vite éteint et au même moment un motard a surgi et a assommé celui qui dirigeait les manifestants, un jeune d'origine guinéenne. Ses camarades se sont envolés comme des moineaux, mais l'accalmie sera provisoire à mon avis. Je crains le pire. Qu'on se soit attaqué à un manifestant va doper la contestation. La caméra de surveillance de la ville devant le lycée a capté la scène. Le motard avait un casque intégral. On ne voit pas son visage. Les plaques d'immatriculation sont boueuses et les photos sont floues. On aurait affaire à une Yamaha et elle a tourné vers la droite le long du canal de l'Escaut, sans doute en direction avenue Faidherbe

– As-tu pris des précautions ?

– Un car stationne ostensiblement devant l'entrée de l'établissement. J'ai bien entendu prévenu Vaugas. Il était absent. Je lui ai laissé un message sur son répondeur.

– Il avait une réunion ce matin au ministère de la Justice à Paris.

– Tant mieux s'il est indisponible. Je gérerai mieux la situation sans lui.

Fabien Vaugas était le procureur de Valenciennes. Beaucoup dans la police et la magistrature locale le trouvaient inutilement rigide, cassant, autoritaire et intransigeant alors qu'il se voyait pour sa part, incorruptible et impartial. Des rumeurs circulaient depuis quelque temps : le gouvernement pensait, paraît-il, à lui pour diriger le parquet national financier. Gérard avait affirmé que si c'était le cas, la moitié des parlementaires seraient mis en examen pour détournement de fonds publics, car ils auraient accepté un café lors d'une interview sur une chaîne dépendante de France télévision. Sa boutade comportait un fond de vérité. Vaugas s'était lancé dans une croisade frénétique pour assainir la ville et il poursuivait les notables au moindre soupçon de marchés truqués, alors que ses confrères étaient souvent plus indulgents lors d'affaires similaires. La cour de Douai, qui était chargée d'examiner les recours des prévenus renvoyés en correctionnelle sous des prétextes peu consistants, croulait sous les dossiers en retard. Elle avait annulé une partie des mises en examen sans décourager pour autant Vaugas. Le microcosme Valenciennois ne le supportait plus, mis à part les avocats dont le chiffre d'affaires explosait, mais Gérard n'accordait aucun crédit à la rumeur de la promotion du procureur. Ses concitoyens prenaient leurs désirs pour la réalité.

– Qui a bien pu organiser un tel raid ? s'interrogea Gérard. Des extrémistes de droite qui ont voulu rétablir l'ordre à notre place ? À moins que ce ne soit une embrouille entre jeunes ? En tout cas, l'agresseur a pris ses précautions. Nous aurons du mal à l'identifier.

– Tu vas à l'hôpital pour voir le gamin ? demanda-t-elle.

Gérard avala son sandwich à grandes bouchées.

– Oui ! Il a perdu connaissance et par précaution on l'a embarqué aux urgences ; j'espère qu'il sera en état de répondre à mes questions.

Malgré la promesse de l'interne d'accélérer les choses, Adam n'avait toujours pas passé son IRM lorsque son frère le rejoignit dans la zone de transit où il attendait en compagnie de Pauline. Contrairement aux craintes de celle-ci, Martin Matoué ne l'insulta pas, car malgré ses injonctions, elle fréquentait toujours Adam. Il se contenta de lui jeter un regard mauvais avant de se pencher sur le blessé.

– Comment te sens-tu, Frangin ?

– Mal à la tête, grogna Adam.

Qu’il ne fasse plus de phrases complètes inquiéta Pauline. Furieux, Martin se tourna vers elle :

– Qu’est-ce qui s’est passé ?

Elle le mit au courant en quelques mots en adoptant sans aucune preuve la thèse de l’agression par un policier casqué. Elle lui apprit également qu’ils attendaient depuis une heure qu’il soit emmené au service radiologique. Seule une infirmière venait de temps à autre aux nouvelles, prenait le pouls et assurait invariablement qu’elle redemanderait à l’interne des nouvelles de l’IRM. Martin se cabra et se mit à vociférer :

– Au secours ! Mon petit frère va mal ! À l’aide ! Ne le laissez pas mourir comme un chien.

Ces cris mirent Pauline mal à l’aise, car elle estimait que le personnel faisait son possible. L’interne et les infirmières étaient attentifs, professionnels et, pourtant les urgences débordaient de malades. En outre, Martin la hérissait depuis que l’avant-veille, il l’avait traitée de Babtou racialisée, des grands mots qu’il ne maîtrisait sans doute pas, mais qu’il jetait à la figure des blancs.

Au bout de cinq minutes de hurlements féroces et frénétiques, l’infirmière accourut. Elle semblait accablée et Pauline eut mal pour elle. Elle avait une tâche compliquée, ingrate et elle allait devoir gérer un excité.

– Calmez-vous, monsieur, essaya-t-elle sans conviction.

– Ne laisse pas mon frangin crever ! Bouge ton cul !

Pauline fut indigné par le tutoiement et le ton employé, car la soignante ne les méritait pas. Celle-ci ne chercha pas à répondre et tourna les talons, poursuivie par la vindicte de Martin qui continua à l’insulter. L’interne arriva peu après, l’air désapprobateur, mais le frère d’Adam ne se laissa pas impressionner.

– Magne-toi ! J’exige que mon frère passe tout de suite son examen. Ne reste pas planté là. Va leur secouer les puces.

– Assez ! Sois poli, lui lança exaspérée la jeune fille.

– La ferme, la Babtou. Je n’ai pas à faire des courbettes à un con qui ne fait pas son travail.

Adam se souleva sur un coude.

– Étouffé !

Il haletait et était rouge.

– S’il crève, je te butte.

Indifférent aux menaces, le médecin examina le blessé avec soin. Il lui mit une petite pince à son doigt et prit sa tension.

– La saturation est normale. Calme-toi. À mon avis, c’est nerveux, affirma-t-il.

Adam ouvrait la bouche pour avaler le maximum d’air :

– Étouffé, répéta-t-il.

Martin prit l’interne par le col de sa blouse et le secoua :

– Tu vas faire quelque chose, enculé de ta race.

Deux vigiles arrivèrent en courant, prévenus sans doute par l’infirmière. Ils s’efforcèrent de maîtriser le jeune homme, mais celui-ci était déchaîné. Une bataille confuse s’ensuivit qui ne se termina que lorsque deux autres membres la sécurité de l’hôpital vinrent en renfort ; ils firent pencher la balance du côté des gardes et ils traînèrent Martin hors des urgences.

– Je suis navrée par cet incident, bredouilla Pauline, confuse.

– Ce n’est pas de ta faute, remarqua l’interne avec philosophie.

– C’est grave, ce qu’il a ? s’inquiéta-t-elle.

Adam respirait toujours avec difficultés.

– À mon avis, il fait une crise de panique. S’il y avait un problème, sa saturation chuterait, là elle est normale. Je vais le mettre néanmoins sous oxygène, juste par prudence.

Il se tourna vers l’infirmière qui semblait marquée par l’algarade tant elle était pâle.

– Mettez-le dans un box, sous trois litres d'O₂.

Puis, il revint vers Pauline.

– En revanche, je vais te demander d'attendre dehors dans le couloir. Sinon cet exalté va se plaindre qu'une autre que lui a eu un traitement de faveur. Tu n'es pas sa sœur, je présume, plaisanta-t-il.

Pauline hésita, voulut protester avant de se résigner.

– Vous me tiendrez au courant ?

– Ok, j'enverrai quelqu'un pour te faire de temps à autre un compte rendu. Mais ne t'inquiète pas, il est entre de bonnes mains et à mon avis l'IRM sera libre dans une demi-heure.

Gérard gara sa voiture au parking visiteur des urgences. Il tombait toujours des trombes d'eau et il rabattit sa capuche sur la tête pour parcourir les quelques mètres qui le séparaient des bâtiments. En vain, car il fut trempé. Heureusement, le procureur ne l'avait pas encore rappelé, mais ce n'était que partie remise. Gérard avait beau avoir le cuir solide ; il craignait ses échanges avec Vaugas. Ce dernier ne se départait jamais d'une politesse froide et hautaine, mais il avait l'art de prendre son interlocuteur en défaut et de le mettre mal à l'aise. Avec lui, on se sentait toujours coupable d'une infraction quelconque.

Il présenta sa carte de policier à l'accueil et expliqua la raison de sa visite. La secrétaire lui demanda poliment d'aller s'asseoir dans la zone de transit et lui expliqua que le responsable allait le rejoindre. L'attente se prolongea et il s'impatienta. Il comprenait que le médecin ne se précipitât pas pour le voir, car les soins passaient avant tout, mais il perdait un temps précieux, alors qu'il risquait d'avoir d'un moment à l'autre une émeute à gérer.

Au bout d'une demi-heure, un interne aux yeux cernés de fatigue vint lui parler ; il lui apprit que le pronostic vital du blessé n'était pas engagé et il lui désigna une jeune fille aux cheveux courts qui attendait debout à l'extérieur, appuyée contre une colonne. Elle accompagnait la victime, lorsqu'elle était arrivée en ambulance. Ces renseignements délivrés, le médecin s'éloigna à toute vitesse ; l'entrevue n'avait pas duré plus de deux minutes.

